

Sur la région de Nendaz

Montagnards botanistes - Forêts

par I. MARIETAN

Résumé de la causerie donnée à la réunion de la Murithienne
aux Rairettes, le 30 mai 1937

La vallée de Nendaz est différente des autres vallées de la chaîne pennine ; ses caractères particuliers tiennent au fait que la vallée de Bagnes orientée vers le nord-est et celle d'Hérémence et des Dix orientée vers le nord, partent du même point et laissent entre elles un territoire en forme de triangle dont la base, vers la vallée du Rhône, a environ 30 km. depuis Bramois jusqu'à Martigny. Sur ce triangle devait s'établir un réseau hydrographique particulier : la vallée de Nendaz, longue de 16 km., le val d'Isérables long de 9 km., et le vallon qui domine Saxon réduit à 4 km.

La vallée de Nendaz est donc très courte par rapport à celles de Bagnes et d'Hérens, elle ne pénètre pas dans la chaîne des Alpes pennines, mais reste sur sa bordure nord. Son orientation vers le nord lui confère un climat particulier, peu ensoleillé en hiver, avec de faibles précipitations atmosphériques comme dans le Valais central.

Flore : La flore de Nendaz est moins riche que celle des grandes vallées voisines qui ont reçu plus d'éléments du midi. Les botanistes ont négligé l'étude de la flore de Nendaz, soit parce qu'ils n'espéraient pas y trouver beaucoup d'espèces, soit parce que l'absence d'hôtels rendait l'exploration de cette vallée difficile.

Parmi les plantes très rares de Nendaz nous citerons le *Dracocephalum austriacum* de Bieudron, seule station valaisanne avec celle du Haut de Cry, sur Ardon.

Si les botanistes ont négligé l'étude de la flore de Nendaz, il

s'est trouvé des montagnards de la vallée qui s'y sont vivement intéressés.

Montagnards botanistes : Dans le village de Haute-Nendaz (1255 m.) vivent actuellement trois hommes célibataires, les frères Loye : l'aîné Jean-Barthélemy a 69 ans, le second Jean-Jacques 66 ans et le troisième Maurice 60 ans. Ayant perdu leurs parents de bonne heure, ils ont vécu ensemble pendant 45 ans, travaillant la campagne.

En 1914, ils se dirent que le fait de passer leur vie au milieu des plantes sans les connaître était une anomalie et une lacune. Ils entreprirent alors l'étude des plantes en général et plus particulièrement des plantes médicinales.

Le premier ouvrage qu'ils se procurèrent fut une brochure de F.-O. Wolf sur les plantes médicinales. Ils se rendirent compte bien vite qu'elle était insuffisante, et peu à peu, ils constituèrent une petite bibliothèque botanique avec les ouvrages suivants : Fr. Losch : Les plantes médicinales. Gillet et J. A. Magne : Nouvelle Flore française. (1898). Schröter : Flore des Alpes. Dr P. J. L. Lehmann : Plantes, remèdes et maladies. (1907). J. Hérail : Traité de matière médicale pharmacographie.

L'acquisition d'une loupe dont ils ressentaient vivement le besoin pour la détermination des plantes, fut tout un événement.

Un petit dictionnaire des termes techniques, annexé à la nouvelle flore française de Gillet et Magne leur rendit de grands services.

Ils se mirent à l'étude des plantes et à leur détermination avec une ardeur et une ténacité toute montagnarde. Les travaux de la campagne ne leur laissant que peu de temps libre, ils utilisaient les dimanches et les soirées, surtout les longues veillées d'hiver, pendant lesquelles ils s'assimilaient les gros ouvrages. Ils rencontrèrent beaucoup de difficultés dans la détermination des espèces, étant livrés à leurs propres ressources. Parfois Jean Gaillard, d'Ardon, venait à leur secours et leur donnait quelques indications, accueillies avec une très grande reconnaissance. J. Gaillard était charron de son état, il fut membre de la Murithienne, et il connaissait bien les plantes, on lui doit la découverte d'espèces intéressantes dans la vallée de la Lizerne.

Quelle joie profonde lorsqu'ils arrivaient à trouver le nom

d'une plante nouvelle ! Jean-Barthélemy nous disait les difficultés rencontrées pour le *Botrichium Lunaria* en particulier.

Les caractères distinctifs des espèces, les endroits où ils les trouvaient, s'inscrivaient dans leur mémoire seulement, ils n'établirent aucune liste et ne firent pas d'herbier. Ainsi le contrôle de leurs déterminations est rendu impossible. Nous avons l'impression qu'elles étaient assez exactes. Ils parcoururent peu à peu leur vallée de Nendaz dans tous les sens et firent même des excursions plus loin.

Pour déraciner certaines plantes afin de faire des essais de culture, soit dans un petit jardin aux Mayens, soit dans leur jardin potager du village, ils comprirent qu'un piolet leur serait utile. Ne voulant pas faire les frais d'un piolet ordinaire, ce qui eût été contraire à la règle de stricte économie qu'ils ont toujours suivie, ils firent fabriquer par le forgeron du village deux pioches dans le genre de celles qui sont en usage pour des travaux divers, mais un peu plus petites. Elles ne leur coûtèrent que 5 francs chacune. Ils firent eux-mêmes de longs manches en frêne et y adaptèrent des pointes métalliques comme aux piolets. Ces instruments étaient très lourds, mais leurs bras entraînés aux pénibles travaux des champs, ne se refusaient pas à porter de tels instruments pendant des journées.

Dans leur petit jardin des Mayens, ils cultivèrent en particulier la Grande Gentiane (*G. lutea*) dont ils avaient été chercher les graines dans la montagne basse de Saxon. Elle mit 12 ans avant de fleurir.

Contre leur maison à Haute Nendaz, ils cultivèrent un pied de Lavande dans une sorte de récipient en tuf. Cette plante leur avait été donnée par Mme J. J. Mercier à Sierre. Elle a prospéré pendant une dizaine d'années mais elle a péri en 1935.

Dans leur jardin potager on voit encore plusieurs espèces de plantes médicinales étrangères. Il y a l'Angélique (*Angelica Archangelica*) assez souvent cultivée en Suisse autrefois. D'après Hegi on ne la trouverait plus aujourd'hui que dans les jardins botaniques et à Zermatt (1615 m.) comme plante d'ornement (1919, 1922 Thellung) et échappé des jardins vers la Viège.

Plante employée comme stomachique, cordiale, sudorifique, vulnéraire et aussi pour se préserver de la peste.

Ils cultivent encore *Tanacetum Balsamita* L. (= *Chrysan-*

thenum Balsamita L. la Menthe de N. D., Menthe romaine, herbe au coq, dans le Bas-Valais feuille de St-Pierre. Cette plante est spontanée en Orient : Asie, Arménie, nord de la Perse, subspontanée dans les Baléares, le sud de l'Italie, la France et l'Espagne. Très employée dans la médecine populaire pour des usages nombreux, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours.

Inula Helenium L. Grande aunée. Plante souvent cultivée à laquelle on attribue des propriétés médicinales pour les maladies de l'estomac, de la peau et contre les parasites.

Glycyrrhiza glabra L. Réglisse. Souvent cultivée chez nous.

Levisticum officinale Koch. Livèche, ache des montagnes. Cultivé jusqu'à 2000 m. au Simplon et sur Törbel.

Ruta graveolens, Rue fétide. Cueillie à St-Maurice, ils la cultivèrent à Vétroz, puis à Haute Nendaz.

Ils cultivèrent encore la Menthe crépue et le Raifort.

A Vétroz, dans leurs vignes, ils transplantèrent la Sauge officinale. Entre Fez et Nendaz, ils introduisirent *Scolopendrium vulgare*, provenant des gorges de Saillon.

Parmi les plantes qu'ils ont observées nous signalerons les suivantes qui constituent des stations non indiquées dans le Catalogue de Jaccard : *Allium ursinum* à l'alpe de Sachière dans le vallon d'Isérables ; *Mulgedium alpinum* au-dessus des Rairettes ; *Listera cordata* sur Haute Nendaz et sur le Bleusy ; *Aconitum paniculatum* à Planchouet sur les deux versants de la vallée ; *Mengyanthes trifoliata* observé dans un étang au-dessus des Rairettes d'où il a disparu actuellement. Ils l'ont également observé à Tortin et à Esserze où il avait été signalé par Rion ; *Digitalis lutea* sur le bisse de Vex, dans les rochers, près du torrent dans la combe de Verreys (1500 m.). *Pyrola uniflora* sur les Rairettes ; *Pyrola Rotundifolia* dans les bois sur Haute-Nendaz ; sur les mayens de Zofleu ; *Pyrola minor* jusqu'à Siviez ; *Calamintha officinalis*, Haute-Nendaz et au-dessus de Verreys. *Dentaria digitata*, Haute Nendaz, prise du bisse de dessous sur Saclens ; *Gentiana tenella* Tortin ; *Lycopodium clavatum* sur Haute Nendaz dans les forêts supérieures ; *Rhododendron ferrugineum* à fleurs blanches, Tortin : deux colonies dont l'une a les fleurs plus petites ; *Marrubium vulgare* Brignon ; *Campanula cenisia* Tortin ; *Hyssopus officinalis* Beuson. Ils signalent encore pour Nendaz : *Erythraea Centaurium*, *Anemone nemorosa*, *Con-*

vallaria majalis, *Asperula odorata*, *Polygonatum multiflorum* et *officiale*, *Lathyrus vernus*, *Ceterach officinarum*, *Phaca frigida*, *Aquilegia alpina*.

Les frères Loye habitent l'étage inférieur d'une maison en bois, construite en 1814. Elle a conservé tous ses caractères primitifs : la chambre est sombre parce que les trois fenêtres sont petites et parce que le bois est devenu d'un brun très foncé, noir-ci encore par la fumée. Un grand lit, deux bahuts, une table, c'est la grande simplicité, tout comme en 1814 à l'époque où elle a été bâtie.

Les frères Loye s'intéressent aussi à l'histoire de leur village et de leur famille. Ils conservent précieusement de vieux documents. Pour arriver à lire certains parchemins écrits en latin, Jean Barthélemy me montra une grammaire latine Leclair, qu'il s'était procurée il y a deux ans et qu'il étudiait avec persévérance. Faut-il avoir du courage pour commencer l'étude du latin tout seul à 67 ans ! Ils ont réussi à établir la généalogie de leur famille en remontant dans le passé à environ trois siècles, le plus ancien document date de 1681.

Ce goût pour l'étude et en particulier pour l'étude des plantes, chez de simples montagnards, nous rappelle les Thomas des Devens sur Bex, qui ont beaucoup parcouru la vallée du Rhône et les montagnes voisines, au temps de Murith, pour connaître notre flore. Si les Loye avaient eu comme eux des botanistes pour les guider, ils eussent fait certainement du bon travail scientifique.

Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la botanique en Valais, de signaler les efforts de ces braves et modestes montagnards.

La botanique appliquée constitue la ressource fondamentale de la population. Les prairies et les alpages fournissent la nourriture du bétail. Les arbres taillés pour la feuille en vue de fournir un supplément de nourriture pour le bétail sont en voie de disparition, on utilise encore les feuilles de Frênes.

La nourriture humaine est fournie par le blé et le seigle, puis par les pommes de terre. Les jardins localisés sur les terrains plus humides donnent les légumes. Les récentes plantations d'arbres fruitiers indiquent qu'on suit à Nendaz, le courant général qui pousse les Valaisans vers l'arboriculture. La vigne ne se trouve que sur une surface restreinte au-dessous de Basse-

Nendaz ; beaucoup possèdent des vignes à Vétroz, où ils se rendent pour les travailler, sans que la famille se déplace. Le transport du raisin dans des sacs en cuir chargés sur des Mulets est encore très en honneur. La culture des plantes textiles a à peu près disparu.

Forêts. — La commune de Nendaz possède 1457 ha. de forêts. L'utilisation du bois soit pour les constructions, soit pour le chauffage et la préparation des aliments joue un grand rôle.

La façon dont les habitants de Nendaz ont envisagé l'importance pratique de leurs forêts a subi une telle évolution depuis environ un siècle qu'il nous paraît intéressant de donner un aperçu historique de cette question, d'après un rapport établi par l'inspecteur forestier A. de Werra sur les données du forestier de triage Pierre Lathion. Ce rapport nous a été communiqué par son fils, forestier actuel auquel nous exprimons notre reconnaissance.

1812-1815. Régime français. — Avant 1812, les coupes et l'exercice du parcours dans les forêts communales n'étaient soumis à aucune règle

Sous le régime français (Département du Simplon), coupes et parcours furent réglementés ; la police des forêts était exercée par des agents en uniforme, les contraventions importantes étaient punies de l'emprisonnement ou de l'enrôlement forcé dans les armées de Napoléon.

Lors de la poursuite à travers le canton des armées françaises par les Autrichiens, ceux-ci exigèrent des communes la livraison de bétail pour l'entretien des troupes. La commune de Nendaz paya ce bétail à différents particuliers par la cession de forêts communales (Mayen Bornet Julien à Planchouet-Mayen, Verrey, Zofloz, etc.).

En 1814, un incendie détruisit à Basse Nendaz 60 bâtiments, Napoléon qui se trouvait en Russie (retraite de Moscou) eut connaissance de ce malheur, et, par un décret signé de sa main, accorda un subside de 12,000 fr. (grosse somme pour l'époque) à répartir entre les plus nécessiteux des sinistrés. (Le décret se trouve aux archives de la commune).

1815-1830. — En 1815, la Diète valaisanne prenant exemple sur les lois françaises décida la constitution de forêts à ban pour les cas d'incendies de villages.

Les forêts de Nendaz furent divisées en 3 tiers et les gens de chaque tiers désignèrent une forêt à ban. Dans les autres forêts toutes les restrictions du régime français concernant coupes et parcours étaient levées. Quantité de mayens se sont alors agrandis au détriment de la forêt et le parcours des bergeries causa de grands ravages.

Les forêts à proximité des villages étaient exploitées avec intensité, celles qui étaient éloignées restaient à peu près des forêts vierges.

1840-1850 : Charbonnières et flottages : Dans les années 1840-50, des étrangers, Tyroliens pour la plupart, achetèrent dans différentes communes les bois des forêts des hautes régions, ces forêts contenaient des arbres aux dimensions énormes. La vente comprenait en général toutes les plantes de plus de 15 cm. de diam. et se faisait à des prix dérisoires (demi batz soit 7.5 centimes la toise).

Certains propriétaires payaient même les bûcherons pour qu'ils les « débarrassent des gros arbres qui encombraient leurs Mayens ». L'alpage de Novelli a donné à ces exploiters de beaux fromages pour qu'ils extirpent des pâturages les Aroles de 60 cm. à un m. de diamètre qui s'y trouvaient.

De grandes coupes presque rases ont ainsi été faites dans les forêts communales de Favouet-Louet sur Fey, Lavantier supérieur, Dussin. L'alpe de Combyre a vendu pour environ 800 fr. (répartis aux ayant-droit à raison de 2,5 fr. par cuillerée) au choix des acquéreurs tous les bois situés sur ses territoires. La coupe a produit 10.000 toises.

Ces bois étaient emportés par flottage surtout. Ou bien transformés en charbon sur place (travail dont s'occupaient surtout des Valdôtains). Le charbon était transporté avec des traîneaux. Les emplacements des charbonnières et des chemins sont encore visibles.

Beaucoup de bois étaient employés pour la fabrication de la chaux en forêt. On comptait 3 à 400 billons soit 70 à 100 m³ par fournée.

Les mélèzes étaient perforés en grand nombre à la base pour la récolte de la résine (térébenthine).

Vers 1840 des ouvriers boisseliers s'installèrent en forêts dans les Lavantiers sup. et, pendant plusieurs années, fabriquè-

rent avec du bois d'Arole, des ustensiles de laiterie. Cette industrie prit fin avec les coupes rases des Tyroliens.

Les forêts particulières étaient encore peuplées de vieux bois jusqu'à la construction des C. F. F., époque à laquelle les Mélèzes furent exploités par milliers pour la fabrication de traverses et à des prix dérisoires (4 à 5 fr. par plante de 4 à 5 m³).

1850-1880. — Emue par ces déboisements, la Diète, en 1851, édicta la première loi forestière. Cette loi, très large, ne réglait que la question des martelages. Ceux-ci étaient opérés par des gardes-forestier sans aucune formation, nommés par les communes, ils martelaient les bois sains, de belle venue dans les forêts rapprochées et en quantité illimitée, au gré des consignataires. C'était en réalité une sélection à rebours.

Les bois se payaient à raison de 0,50 fr. par petite plante et 1 fr. par grande plante pour toutes les forêts.

Dès 1882 les bois se vendirent au m³ et les prix augmentèrent.

Incendies de forêts : En 1821, un incendie allumé par des chasseurs qui voulaient enfumer un ours dans sa tanière, au sommet de la forêt de Vernaz, ravagea totalement les vieilles futaies de Achouet, Vernaz, Orphelinat, du torrent de Zachaz au torrent Ronture. Au total 85 ha. Ces forêts reculées paraissaient de si peu de valeur que, pendant 15 jours que dura l'incendie, personne ne s'occupa de l'éteindre. Une équipe d'hommes de Beuson et Brignon s'employa à protéger les chalets des mayens des environs.

Pour mettre à profit les cendres, on sema dans les parties les moins rocheuses, 50 fichelins (100 mesures) de seigle. Comme « hersage » on fit parcourir la surfaceensemencée par les bergeries du tiers de la Majorie. La récolte fut bonne (1500 mesures).

En 1844, un incendie éclata dans les forêts vierges de Zofloz et des Troncs et détruisit 50 ha. Toute la population se rendit sur les lieux pour lutter contre le fléau, on ouvrit des tranchées dans la partie supérieure.

En 1921, un incendie détruisit 10 ha. dans la forêt Orphelinat. La lutte intense entreprise empêcha un plus grand désastre.

Epoque actuelle : Les forêts sont actuellement appréciées à leur juste valeur. Leur surface est mesurée : 1175 ha. plus 278 ha. de taillis pour Nendaz.

Le dénombrement des arbres a été fait à peu près complètement : soit le 66 %. Le résultat a été le suivant : 331,465 plantes avec un cube de 165,269 m³.

La proportion des différentes essences s'établit comme suit : Epiceas : 83 %, 274,535 plantes ; Mélèzes 17 %, 56,535 plantes ; Pin sylvestre : en faible quantité dans les expositions ouest ; Aroles : en assez faible quantité vers les limites supérieures.

Possibilité calculée à 2800 m³.

D'importantes améliorations ont été entreprises : on a fait des reboisements, 170,000 pieds en 1930 ; on a établi des chemins ; le parcours du bétail a été interdit dans toutes les forêts communales ; on ne permet plus de ramasser la litière sauf dans de rares exceptions.

Ainsi les forêts de Nendaz nous donnent un excellent exemple de l'évolution des idées au sujet de la forêt en un temps relativement très court, soit un siècle. De cette évolution se dégage une grande leçon : ne gaspillons pas les ressources que nous donne la nature.

Faune : La faune des Vertébrés de la vallée de Nendaz a été très appauvrie par le braconnage et la chasse exagérée. Le district franc fédéral du Pleureur atteint le sommet du vallon de Cleuson.

Signalons le Chamois au Mt Gond, à la Dent de Nendaz, sur Ballavaux et au Grand Désert. Le Chevreuil sous la Dent de Nendaz, sous Combire, jusqu'à Thyon ; c'est sa limite en remontant la vallée du Rhône. Le Renard et le Blaireau sont communs. Les Marmottes se maintiennent avec peine à Cleuson, Tortin, Siviez, Ballavaux.

La Gêlinotte se trouve aux Mayens des Giettes, vers le lac d'Ouchet, le petit Coq de Bruyère sous la Dent de Nendaz, la Perdrix des neiges au pied du Mont Gond et au Grand Désert.

Il y a des Vipères à Tortin et la Couleuvre d'Esculape sur la crête ensoleillée vers la chapelle de St-Sébastien.

Ethnographie : La commune de Nendaz s'étend sur toute la vallée depuis 486 m. jusqu'à 3348 m. Elle comprend les villages d'Aproz en plaine, sur le cône d'alluvions de la Prinze, Fey à l'ouest sur le versant de la vallée du Rhône, Brignon et Beuson dans des combes abritées, Basse-Nendaz, le village principal, Haute Nendaz sur le même versant, Saclens au fond de la vallée, Clèbes sur une moraine et Verrey au-dessus à 1466 mètres. .

La population était de 3046 en 1930.

La Prinze étant alimentée par des glaciers est favorable pour l'irrigation. De nombreux bisses utilisent son eau ; sur la rive droite, le principal est celui des Mayens de Sion ; sur la rive gauche, le plus important est le bisse de Saxon construit de 1864 à 1886. Sa longueur est d'une trentaine de km. Il est destiné à arroser la région de Saxon lorsque les neiges de la Pierre à Voir ont disparu. Sa réparation avant la mise en charge demande le travail d'une centaine d'ouvriers pendant une quinzaine de jours ; sa surveillance exige la présence continue de plusieurs gardiens. L'un d'eux habite sur Haute Nendaz, dans une maisonnette édifée sur le bisse même. L'eau actionne un marteau avertisseur qui frappe sur une planchette à raison de 24 coups par minute ; on l'entend de très loin.

Par la collaboration qu'ils demandent comme par les conflits qu'ils déterminent, les bisses jouent un rôle économique et social très important.

Citons encore un fait d'évolution dans les moyens d'utilisation de l'eau pour l'abreuvement du bétail à l'alpage de Ballavaux sur Isérables où l'eau est très rare. Dans une combe vers 1900 m., il y a quelques sources de faible débit. Pour utiliser cette eau et surtout pour la conserver on a établi toute une série de troncs de Mélèzes évidés. Il y en a 31 superposés assez irrégulièrement parce qu'on s'est adapté aux conditions du terrain. Ces bassins atteignent jusqu'à 9 m. de longueur. L'eau s'écoule de l'un à l'autre par des chenaux formées par des troncs plus petits évidés.

L'ensemble forme un réservoir d'une certaine importance, mais les pertes étaient certainement assez élevées : outre l'évaporation il y a de l'eau qui s'infiltre d'un bassin à l'autre, les chenaux étant installées d'une façon assez défectueuse.

Tous ces bassins permettaient à de nombreuses pièces de bétail d'étancher leur soif en même temps, ce qui est un avantage.

Nulle part en Valais nous ne connaissons un semblable dispositif de bassins.

Ce système a été abandonné il y a quelque temps pour faire place à une amenée d'eau, sans doute parce qu'elle manquait dans la combe. On s'est heureusement inspiré de l'ancien système pour les bassins devant recevoir l'eau. Au lieu de faire des bassins en ciment on a continué à utiliser des troncs de Mélèzes

évidés, mais on les a placés dans le sens de leur longueur, l'eau s'écoulant de l'un à l'autre. Il y en a 5 atteignant jusqu'à 10 m. de longueur. Un dispositif semblable existe dans un alpage au-dessus de St-Luc où il y a une dizaine de troncs ainsi disposés.

Nous signalons ce fait d'évolution dans les moyens d'utilisation de l'eau pour son originalité et pour montrer qu'on peut rester dans le cadre des moyens que nous offre la montagne sans faire appel aux systèmes utilisés dans les régions industrialisées.

L'alpage de Ballavaux est remarquable par ses Mélèzes dispersés sur le pâturage : ils sont très nombreux, très âgés pour la plupart et atteignent des dimensions gigantesques. Leur forme tourmentée à cause de la lutte qu'ils ont à soutenir contre les éléments hostiles, rappelle celle des Aroles de haute montagne. Nulle part en Valais, nous n'avons vu une telle quantité de Mélèzes aussi grands, aussi âgés et aussi expressifs de la zone de lutte des arbres isolés de la montagne.

La population de Nendaz subit actuellement une évolution intense. La route qui relie la vallée à Sion, avec ses ramifications dans les villages, facilite la pénétration des influences extérieures de modernisation.

A Basse Nendaz, en particulier, les maisons voulant imiter celles des villes surgissent partout, bousculant les vieilles constructions en bois. Au-dessus du village, les maisons isolées se multiplient jusqu'à Haute Nendaz. Système nouveau, abandonnant la tradition des maisons groupées en villages.
